

Le mythe de l'Œdipe

Je partirai volontiers pour ouvrir cette journée de la question de la violence puisque c'est désormais un thème porteur que l'on retrouve dans tous les débats de notre société surtout dans cette période électorale. Dans le journal Libération du 16/04/2002 on peut lire l'interviewe à ce sujet de Jean-Pierre Friedman Docteur en psychologie et psychanalyste, sous le titre, « Le passage à l'acte devient banal ». On y apprend entre autre que « *Nous sommes dans une société de plus en plus violente et de plus en plus émotionnelle. La télévision encourage au défoulement des affects. Alors le passage à l'acte devient de plus en plus fréquent et banal. Pour expliquer ces gestes, je crois également qu'il faut chercher du côté de la mort du père. Naguère les ouvriers s'en prenaient à leur patron, symbole du pouvoir. Plus près de nous, les jeunes bafouaient l'autorité de l'Etat incarnée par les forces de l'ordre. C'est désormais aux hommes politiques*

La rivalité oedipienne se présente ainsi comme un trompe-la-mort puisque si Œdipe, proclame au terme de sa vie le, «plutôt ne pas être», c'est la marque d'une existence humaine parfaitement accomplie, où l'on ne meurt pas de la mort de tous, mais de la vraie mort où l'on raille soi-même son être...

de devenir les substituts du père. » Et d'en appeler à de l'autorité comme on peut le lire de partout aujourd'hui... Il nous faudrait donc, comme le mythe déroulé par Freud nous le suggère, un Père fort, autoritaire qui interdit et sanctionne et qui face à la violence, utiliserait la violence de façon légitime, la loi serait ainsi elle-même violence. Il est clair que nous sommes dans une société Œdipianisée, nous sommes là dans une vision Œdipianisée de la question de l'interdit et de la loi, c'est à dire dans la violence de l'interdit. Tout en nous conduisant ailleurs qu'à cette

approche de la loi comme interdit, Lacan n'a pas toujours été très net sur cette question. Ainsi : « *Ce à quoi il faut se tenir, c'est que la jouissance est interdite à qui parle comme tel, ou encore qu'elle ne puisse être dite qu'entre les lignes pour quiconque est sujet de la loi, puisque la loi se fonde de cette interdiction même* »¹ . Et pour le rapport de la loi et du désir, on trouve souvent cette idée que le désir est, comme désir pour la mère, ce qui est interdit par la loi : au lieu que la loi commande de désirer, le désir serait ce que la loi condamne, Lacan dit par exemple que la loi interdisant la mère impose de la désirer. Donc, première difficulté, celle dans laquelle Lacan semble pris et à laquelle nous n'échappons toujours pas.

La loi constitutive du désir n'est donc pas la loi de l'Œdipe. Il y a une loi plus profonde que la loi de l'Œdipe, qui est la loi de la confrontation à la mort, au manque, la loi de la castration,

¹ Ecrits, " Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien ", p. 821.

² Séminaire, X.

à quoi on ne saurait échapper. Il nous faut donc fonder le désir sur autre chose que l'imaginaire, à savoir sur un ordre de langage primordial. En effet, si la loi se situe par sa forme dans le registre de l'universel, dans le registre du langage et en tant qu'elle détermine l'être, dans le registre de la vérité, comment voudrait-on que par la loi du langage la mère soit interdite ? Interdite, elle ne l'est que dans l'Œdipe, dans la névrose dont le mythe est un produit. La rivalité oedipienne se présente ainsi comme un trompe-la-mort puisque si Œdipe, le vrai, celui de la tragédie, celui qui « n'a pas de complexe d'Œdipe », proclame au terme de sa vie le, « plutôt ne pas être », c'est la marque d'une existence humaine parfaitement accomplie, où l'on ne meurt pas de la mort de tous, d'une mort accidentelle, mais de la vraie mort où l'on raille soi-même son être... La rivalité oedipienne est donc à entendre comme ce qui refoule et non ce qui est refoulé. Désirer selon l'Œdipe, c'est refouler le désir fondamental puisque l'Œdipe fait tenir le mythe qu'il y a un objet du désir, que la jouissance n'est pas impossible, mais interdite. Dans la scène oedipienne ce qui est refoulé, c'est la castration, et le désir qu'elle implique, qui n'est pas le désir incestueux de la névrose. Ce qui est refoulant, c'est l'interdit, et le désir interdit. Notre difficulté vient donc de ce que le désir interdit c'est la forme que prend le désir dans l'Œdipe. Ce qui confirme la célèbre formule de Lacan que « *le refoulement et le retour du refoulé sont la même chose* »³. Alors que la loi de l'Œdipe se trouve être négative, la forme primordiale de la loi du désir est essentiellement positive, elle n'implique aucune violence, ni potentielle, ni effective.

Cette avancée théorique qui n'est pas une réinterprétation en terme de langage de la théorie empirique de Freud, ce n'est pas une conception symbolique de l'Œdipe, cette avancée est en fait en rupture avec la lettre de Freud. Est-ce l'une des raisons pour lesquelles Lacan n'a eu de cesse de la « réserver » ?

Comment le champ psychanalytique notamment la psychanalyse dite d'enfant, articule-t-elle sa pensée aujourd'hui par rapport à cette approche oedipienne ? D'autant que l'introduction du père dans la langue, par ce long cheminement qui conduit Freud à théoriser en 1936 à l'âge de 80 ans non plus un père terrible, un Père de la Horde, mais une fonction paternelle qui va

bien au-delà du père réel ou du père imaginaire, à savoir un père hypothétique, conjectural que Lacan va désigner plus tard en disant que c'est une métaphore, un signifiant, celui qui incorporé, donne consistance à la langue et assure symboliquement la transmission du nom, et bien ce long cheminement nous conduit paradoxalement à faire comme si l'Œdipe était un fait de structure subjective alors que ça en n'est nullement le cas.

Cela s'articule avec d'autres difficultés. Comment penser la mère puisque l'énoncé (que l'Autre est d'abord La Mère) se justifie, mais à l'encontre de ce qui d'habitude le soutient, soit à l'encontre de l'évidence d'un vécu où c'est la mère effective qui tripote au départ le corps du nouveau-né. Puisque La Mère doit être pensée comme l'effet imaginaire d'une logique, nullement celui d'une effectivité.

Alors, puisque au fond nous sommes conduits à interroger les mythes à l'œuvre dans la conceptualisation de la psychanalyse, et comment la conceptualisation conduit à constituer parfois des mythes auto référentiels, qui suturent toute pensée autre possible, il ne serait pas intéressant de questionner un autre mythe qui a la vie dure, qui n'est pas du tout périphérique quant à nos questions, une thèse très active dans les discours des héritiers de Lacan, que Lacan va formuler très tôt puisque déjà dans « Les Complexes familiaux » il évoque le déclin du Nom-du-Père. Ce qui fait chorus autour de cette affirmation repose sur une double chaîne qui pose une concaténation de termes équivalents : Père/ Nom-du-Père -Phallus- Symbolique. Et celle Père/patriarcat.

De la même façon que je disais tout à l'heure comment l'Œdipe indexe une position névrotique par rapport à la loi et au désir, on pourrait montrer que cette nécessité de soutenir dans la théorie un dé-périssement de la fonction symbolique (et je pense au père du petit Hans que Lacan décrit comme falot alors que ce n'était nullement le cas) cette lamentation du dé-périssement s'appuie sur au moins trois points liés entre eux :

- d'une part cette nécessité de faire accroire le patro phallo centrisme sur lequel Lacan est très clair dès le début de son œuvre (Voir Ecrits p. 544-545)

- deuxièmement qu'avant Lévi-Strauss il y eut Durkheim au cœur des assises sociolo-

giques de Lacan qui formulait dès 1938 la thèse du « Déclin de l'imgo paternelle », thèse qui se déduit de la loi de la contraction familiale de Durkheim⁴ au sens où l'appauvrissement de la puissance identificatoire des familles et la dégradation du complexe d'Œdipe n'assurent plus l'harmonieuse maturation subjective et sociale des fils (et des filles).

· troisièmement une position nostalgique du névrosé à laquelle la théorisation psychanalytique n'échappe pas. Nostalgique parce que nous nous plaignons de la modalité hystérique qui est notre modalité d'accès au symbolique dans une société individualiste comme la notre, nous y

entrons par une sorte d'érotisation hystérique, nous regrettons le « je n'en veux pas » qui fait de nous des individus. C'est quelque chose qui mériterait d'être développé, je l'ai fait ailleurs. Cette idée du déclin du symbolique, c'est un terme éternel, depuis Boèce jusqu'aux romantiques, ce thème du déclin du symbolique traverse tout le XIXème et le début du XXème siècle. Cela donne à entendre comment la nostalgie est constituante de notre état de sujet dans le monde, dans la société qui est la nôtre et comment la théorisation psychanalytique est elle-même traversée par cette question.

⁴ Markos Zafirooulos, " *Lacan et les Sciences sociales - Le déclin du père (1938-1953)* "PUF,2001, Paris.